

Ismaël Zosso Francolini, Établissement secondaire de Béthusy et HEP Vaud, Lausanne

Mémoires migrantes : quand les élèves vont à la rencontre de l'histoire orale des migrations

Abstract

“Migrants remember” is an oral history project for a number of classes over several years. Students are helped in constructing an oral-media collection of the history of migrant associations in Lausanne and the canton of Vaud. This school oral history activity questions in a concrete manner several aspects concerning diversity in school history teaching and puts students at the centre of their relationship to other cultures.

This article tries to point out some markers for reflection concerning the links between migration, history and citizenship teaching and the notion of otherness.

Keywords

Migration, Integration, Oral history.

Au sein d'un établissement scolaire lausannois, des classes constituent une sonothèque de la mémoire des associations migrantes de leur ville. Ce travail en histoire orale se déroule sur plusieurs années et mobilise une soixantaine d'associations. L'approche développée dans ce projet est le résultat de plusieurs constats.

Premier constat

La Suisse s'est construite grâce aux «autres». Ce sont des générations de migrant.e.s qui ont bâti les barrages, les infrastructures de ce pays. Cette histoire est relativement connue des historien.ne.s grâce à différentes sources, en particulier syndicales. Or, les plans d'études et les manuels scolaires présentent une imperméabilité importante à cette histoire. Les nouveaux moyens d'enseignement romands ne traitent pas de cette thématique. Dans sa version probatoire, un seul schéma permet de constater qu'il y a des étranger.ère.s en Suisse, mais à aucun moment, les raisons de cette présence ne sont questionnées¹.

Deuxième constat

Considérer les migrant.e.s uniquement comme des bâtisseurs et réduire l'étude historique des vagues migratoires en Suisse à cette dimension, c'est mettre les migrant.e.s dans une catégorie construite pour eux (et pour les livres d'histoire) et non par eux. Les migrant.e.s ont d'abord bâti en Suisse des vies, des familles, des communautés.

ZOSSO FRANCOLINI Ismaël, «Mémoires migrantes : quand les élèves vont à la rencontre de l'histoire orale des migrations», in *Didactica Historica* 6/2020, p. 107-111.

DOI: 10.33055/DIDACTICA HISTORICA. 2020.01.06.107

¹ Site des Moyens d'enseignement romands: https://www.planderetudes.ch/documents/2898149/5187913/Histoire+11e_Livre_theme+1.pdf/81684a2f-2d13-4baf-8892-a72947ced47b, p. 14, consulté le 30.09.19.

Au cœur de ce chantier social, il y a des associations qui constituent autant de ponts entre les migrant.e.s eux.elles-mêmes et entre eux.elles et les Suisse.esse.s. La recherche historienne académique ne manifeste que peu d'intérêt pour cette dimension de l'histoire des migrations qui reste marginale².

Troisième constat

La thématique des migrations est approchée par plusieurs disciplines scolaires, principalement par la géographie et la citoyenneté. Il s'agit dans ces séquences d'expliquer pourquoi les migrant.e.s quittent leur pays. Ils.elles sont généralement présenté.e.s comme «les autres» qui partent pour échapper à de mauvaises conditions de vie. Les élèves issu.e.s de ces migrations se retrouvent de fait catégorisé.e.s comme appartenant au monde qui souffre par opposition à «notre» monde qui ne souffrirait pas.

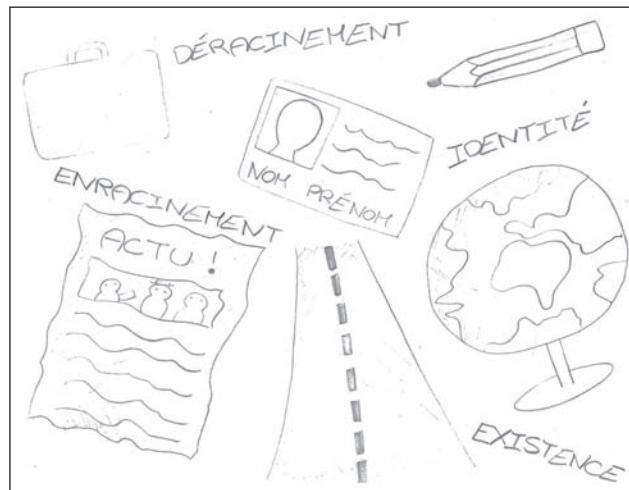
Partant de ces constats, nous avons étudié les migrations en classe d'histoire (11^e année³) en centrant notre regard sur les processus d'intégration. Nous avons choisi de nous intéresser à une histoire de l'enracinement et non du déracinement.

Une démarche expérimentale

«Mémoires migrantes» vise à la constitution d'une sonothèque en ligne d'entretiens entre des élèves et des membres d'associations migrantes à Lausanne. Les entretiens portent sur l'histoire des associations des migrant.e.s. La migration n'est donc pas racontée comme un parcours de perte, mais comme un parcours de construction. Dans le champ des différentes pratiques historiennes,

² Quelques travaux permettent d'entrer dans ce thème: STEINER Béatrice, MATTEY Laurent, *Nous, moi... les autres: les associations de migrants et la formation de l'identité*, Lausanne: UNIL, 2008 ; FIBBI Rosita, «Les associations italiennes en Suisse en phase de transition», *Revue européenne des migrations internationales*, 1(1), 1985, p. 37-47 ; FIBBI Rosita, «Les associations d'étrangers: une réalité interculturelle», in POGLIA Edo, PERRET-CLERMONT Anne-Nelly, GRETTLER Armin, DASEN Pierre (éd.), *Pluralité culturelle et éducation en Suisse: être migrants II*, Bern: Peter Lang, 1995, p. 329-332.

³ Dernière année de l'école secondaire I.



Dessin d'élève réalisé dans le cadre du projet «Mémoires migrantes».

il s'agit d'un projet en histoire orale. Comme les sources n'existent pas, les élèves vont à la fois en constituer un corpus, puis le travailler et réaliser des montages d'environ 7 minutes. Nous avons ainsi mobilisé les outils et les concepts de la pratique académique de l'histoire orale⁴ que nous avons transformés et transposés pour la pratique scolaire.

Le projet s'est déroulé en plusieurs phases: dans un premier temps, les élèves ont rencontré des historien.ne.s de la migration qui ont posé le contexte historique de la Suisse et du canton de Vaud plus particulièrement dans le cadre temporel qui nous intéresse (des années 1950-1960 à aujourd'hui avec, principalement, un focus sur les «années Schwarzenbach»⁵ et le début des années 2000, nouvelle constitution vaudoise et obtention de la part des étranger.ère.s du droit de vote).

⁴ En Suisse, le réseau «Oral History» propose un centre de compétences et une plate-forme qui référence et développe les concepts et les outils de cette démarche historienne. La plate-forme offre un regard qualifié sur l'actualité de l'histoire orale. <https://oralhistory.ch/>, consulté le 30.09.2019.

⁵ En 1970 et en 1974, dans un contexte de crise économique, les Suisses doivent se prononcer sur deux initiatives de l'extrême droite déposées par le Conseiller national James Schwarzenbach. Ces initiatives voulaient limiter la population étrangère en Suisse à 10% et 12% de la population suisse. Leur acceptation aurait signifié le renvoi de 300 000 personnes, soit la moitié de la population étrangère de l'époque. Les deux initiatives ont été refusées, mais elles ont représenté un moment de crise très forte pour les communautés étrangères qui ont fait face à une vague de xénophobie et de rejet dont le souvenir reste vif.



Dessin d'élève réalisé dans le cadre du projet «Mémoires migrantes».

En parallèle à cette partie introductory, les élèves ont pris contact avec les associations migrantes de la ville de Lausanne grâce à une collaboration avec le Bureau lausannois pour les immigré.e.s (BLI). Formé.e.s à la technique de l'entretien par l'enseignant, ils.elles ont préparé avec des responsables d'associations, de musées et un historien les questions à poser aux associations. La réalisation des entretiens s'est déroulée ensuite sur un laps de temps de trois semaines, les élèves se déplaçant dans les locaux des associations. L'objectif était de formater l'ensemble des 17 rencontres, une fois les entretiens terminés. Pour que ceux-ci soient exploitables, c'est-à-dire pour que d'autres classes puissent les écouter et travailler sur les documents sonores, il a fallu les réduire à une durée relativement courte. Nous avons retenu une durée standard d'environ 7 minutes, ce qui a demandé un effort conséquent de montage, puisque la plupart des entretiens dépassaient l'heure d'enregistrement. Pour encadrer les élèves dans ce travail d'analyse et de mise à distance de la source produite, ils ont été suivis par un spécialiste de la conservation du patrimoine immatériel, ainsi que par une médiatrice culturelle. Dans cette activité, les élèves devaient identifier ce qui était important d'un point de vue historique et citoyen pour comprendre le processus de l'intégration des migrant.e.s. Cet objectif de mise à distance ne pouvait se réaliser sans aide au risque de ne pas sortir du récit personnel.

Tout au long du travail, les élèves ont tenu un carnet de bord dans lequel ils.elles ont écrit, dessiné,

pris des notes, peint à chaque leçon ce qu'ils.elles avaient appris, découvert ou vécu. Cette pratique de «carnetiste» agissait comme un moteur pour le processus de réflexivité et de secondarisation.

L'envers, ce sont les autres ? La pratique de l'histoire orale en classe comme une dialectique de l'altérité

Partant du constat que les sources écrites pour étudier l'histoire de certaines catégories sociales n'existent pas, la collecte de sources orales devient incontournable pour saisir l'histoire de ces catégories marginalisées par l'histoire académique et scolaire. Le choix de l'histoire orale dans le projet «Mémoires migrantes» était donc évident. Il ne s'agissait en aucun cas de mettre en opposition l'histoire orale et l'histoire écrite parce que la première serait plus accessible aux élèves, souvent rebuté.e.s par l'importance du texte en histoire. Sous des apparences de simplicité et de spontanéité, le processus de l'histoire orale est bien plus complexe pour les élèves que l'habituel travail de source écrite ou iconographique tant les paramètres interrelationnels qui entrent en jeu, en particulier au moment de l'entretien et du montage, sont nombreux.

Si ce dispositif possède d'indéniables avantages, dont la motivation des élèves, ce choix pose néanmoins un certain nombre de questions. Nous en traiterons trois qui nous semblent apporter un regard original sur une pratique déjà bien étudiée (l'histoire orale dans le champ scolaire⁶) et un thème également balisé (l'altérité en histoire).

Question 1 : La distance aux autres

Il y a une quinzaine d'années, Nicole Lautier⁷ s'interrogeait déjà sur la manière de régler la distance entre les élèves et l'objet de leur étude en

⁶ FINK Nadine, *Paroles de témoins, paroles d'élèves. La mémoire et l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, de l'espace public au monde scolaire*, Berne : Peter Lang, 2014.

⁷ LAUTIER Nicole, «Penser l'autre dans l'enseignement de l'histoire», *Le cartable de Clio*, n° 5, 2005, p. 56-67.

classe d'histoire, ceci dans un souci d'efficacité didactique. Elle observait que l'enseignant.e passait à peu près par toutes les postures possibles, de l'empathie à la distance critique et invitait les élèves à faire de même.

Pour dépasser cette situation qui, du point de vue de notre expérience, ajoute de la confusion pour les élèves (et en particulier les plus faibles), nous avons fait le choix d'intervenir sur la forme scolaire dans sa globalité et de la modifier. Si dans le cas de figure décrit par Nicole Lautier, l'enseignant.e doit se mettre à des distances différentes de l'objet, nous avons préféré qu'il.elle ne change pas de posture et privilégie une cohérence forte, puisqu'il.elle est l'interlocuteur premier des associations, de la direction et de la hiérarchie. Il.Elle est relativement proche et engagé.e personnellement par rapport à l'objet étudié. Nous nous sommes donc entourés d'autres intervenant.e.s pour avoir une multiplicité de points de vue, ce qui permettait aux élèves à la fois de dépasser le formalisme de l'exercice de la distance critique des activités proposées habituellement en cours d'histoire et de travailler une compréhension systémique des relations et des enjeux qui structurent un objet d'étude en sciences humaines et sociales.

Pour gagner cette cohérence, il faut s'affranchir de la forme scolaire sous plusieurs aspects. Premièrement, le mode d'évaluation change. Nous avons opté pour une évaluation participative qui a inclus tous les acteurs du projet, élèves compris, en prenant la forme d'un portfolio. Deuxièmement, l'organisation de la classe a été profondément chamboulée, les élèves étant en charge du projet avec l'appui de référents différents, scolaires mais surtout extra-scolaires. Troisièmement, il a fallu penser différemment le rapport entre l'élève et les savoirs puisque ceux-ci ne se situent pas là où les élèves ont l'habitude de les trouver (les manuels). Nous avons également dû construire une méthodologie de questionnement de l'objet qui ne crée pas de séparation entre le « nous » et le « vous ». Pour comprendre l'autre il a fallu lui donner de la place. La classe d'histoire conventionnelle ne le permet pas. Ainsi, le fonctionnement en projet citoyen et en histoire orale ouvre un espace pour une relation réelle et claire à l'autre.

Question 2 : la distance aux récits

Comment peut-on interroger la catégorie de migrant.e en étant inclusif? De ce point de vue, il y a une différence notable dans notre pratique scolaire de l'histoire orale par rapport à son référent académique : il y a une non-linéarité souhaitée dans le processus de mise à distance de l'objet. En d'autres termes, l'élève, contrairement au chercheur, réalise un projet avant tout pour apprendre à faire de l'histoire, à comprendre l'histoire et à tisser des liens avec la société, et non pas pour produire des sources scientifiquement irréprochables. Si, dans une pratique académique, le rapport de proximité prime au moment de la prise de contact et de l'entretien pour progressivement céder le pas à une distance critique au moment de l'analyse, le processus scolaire privilégie ce que Arthmud Rosa⁸ définit comme la constitution d'axes de résonances entre l'élève et le monde (dans ce cas précis, le monde de la migration). Les questions de l'élève doivent donc servir avant tout à instaurer une dynamique itérative où le savoir visé (le montage final) est le résultat d'une respiration entre des moments de proximité et des moments d'éloignement de l'objet. Ainsi, les acteurs et la médiatrice culturelle ont été sollicités autant pour l'interview, que pour des conseils sur le montage et pour l'évaluation. L'élève découvre ainsi qu'il.elle doit prendre de la distance, qu'il.elle a besoin d'appui pour la prendre et que ces appuis varient selon les nécessités. Le processus doit former l'élève, ce qui n'est pas le cas dans le cadre de la recherche académique.

Question 3 : la distance à soi

Au moment de la phase du bilan, lorsque les élèves sont interrogé.e.s sur les moments marquants du processus, ils.elles mentionnent avec insistance des éléments qui, au regard des enseignant.e.s, peuvent

⁸ ROSA Hartmut, *Résonances. Une sociologie de la relation au monde*, Paris : La Découverte, 2018. Rosa donne la définition suivante : « La résonance est un rapport cognitif, affectif et corporel au monde dans lequel le sujet, d'une part, est touché [...] par un fragment de monde, et où, d'autre part, il "répond" au monde en agissant concrètement sur lui, éprouvant ainsi son efficacité. » (p. 187).

sembler des détails. En effet, un.e enseignant.e attendrait des élèves qu'ils.elles mentionnent des savoirs particulièrement intéressants sur la migration, des traits constitutifs de l'altérité qui ressortiraient des entretiens. Or, les élèves relèvent avec force de détails et d'emphase les lieux où ils ont été reçu.e.s, les odeurs, les musiques, les corps, les voix. Ils.Elles délaisse le discours et les mots au profit de la matérialité et de la corporalité de l'autre.

Cet aspect physique de l'histoire orale est une découverte qui donne une dimension nouvelle à la question de la distance face au sujet posée par Nicole Lautier dans l'article précédemment cité. Le rapport entre l'élève et l'objet dépasse la sphère de l'intellect et de l'abstraction, mais également de l'engagement émotionnel. Hartmut Rosa, dans sa sociologie critique du rapport au monde, définit deux types de relations au monde: certaines sont muettes (aliénantes) et d'autres sont résonantes, à savoir qu'elles permettent réellement de comprendre le monde, au sens de le faire sien, d'ancrer

quelque chose d'extérieur à sa propre réalité pour lui donner une réalité nouvelle.

Ainsi, nous pensons qu'il y a dans cet apport théorique les instruments nécessaires pour développer le projet « Mémoires migrantes », aller au-delà de la notion d'empathie historique et construire une autre relation à l'altérité. Pratiquer l'histoire orale à l'école devient un moyen pour bâtir des axes de résonances qui puissent être des espaces et des temporalités à investir par les élèves. Il s'agit ainsi d'entreprendre une démarche pour construire du « commun ».

« Mémoires migrantes » est un projet en histoire orale et en médiation culturelle, il est « *open source* » et ouvert à des enseignant.e.s qui souhaiteraient le développer dans leur ville ou région. Nous avons le site et le support d'une association de médiation culturelle pour développer la base de données ainsi que les activités des élèves. Nous encadrons les enseignant.e.s qui souhaiteraient se lancer dans l'aventure pour la mise en place du dispositif dans leur établissement scolaire.

L'auteur

Formateur en didactique de l'histoire à la HEP Vaud et enseignant d'histoire à l'EPS Béthusy à Lausanne, **Ismaël Zosso Francolini** a conduit de nombreux projets scolaires en histoire orale. Issu de la migration italienne, il prête une attention toute particulière aux processus d'intégration et de démocratie scolaire. Fondateur du laboratoire Alplab, il s'attache tout particulièrement à créer des projets qui mettent en contact élèves et étudiant.e.s avec leur environnement naturel et social.

ismael.zosso-francolini@hepl.ch

Résumé

« Mémoires migrantes » est un projet en histoire orale qui implique plusieurs classes durant quelques années. Il s'agit de faire réaliser à des élèves une sonothèque de l'histoire des associations migrantes de Lausanne et du canton de Vaud. Cette pratique scolaire de l'histoire orale interroge concrètement plusieurs aspects du concept de diversité dans le champ de l'histoire scolaire et pose la centralité de la relation au monde des élèves. Il s'agit dans cet article de poser quelques balises de réflexion pour développer la relation entre le thème de la migration, l'enseignement de l'histoire et de la citoyenneté et le concept d'altérité.

Mots-clés

Migration, Intégration, Histoire orale.